

On déserteu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 7

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tendrait de bonnes choses; ses chers parents y sortiraient un moment de la monotonie de l'existence et y apprendraient peut-être, chose si difficile, à choisir pour leur foyer, ces lectures fortifiantes et saines qui nous consolent dans nos misères et nous rendent meilleurs.

Un bon livre, un livre savoureux, plein de bonnes pensées, d'aperçus vrais sur notre double nature et sur la société humaine, quel merveilleux ami, quel ange consolateur pour ceux qui souffrent, quelle lumière dans les brouillards de la vie et combien il faut bénir et vénérer les bons génies, les vrais sages qui, au prix de leurs veilles et de leurs souffrances, nous ont laissé un héritage pareil!

Un jour, il y a bien longtemps de cela, j'étais perché sur un haut cerisier, rouge de bigarreaux, sous les rameaux duquel l'Aubonne bondissait de roc en roc comme un torrent de limonade gazeuse. Perché tout près de moi, et depuis peu revenu à moitié fou des mines d'or de la Californie, où il avait fait tous les métiers, y compris celui de barbier, sans y tondre, hélas! la fortune, un ami me racontait que dans sa longue traversée du Havre à St-Francisco, sur un navire à voiles, bondé d'émigrants affamés, ce qui l'avait le plus soutenu, ce qui l'avait sauvé du désespoir dans cet affreux voyage de six mois entre l'eau putride, les haricots et les biscuits salés, c'était un tout petit volume, de Xavier de Maistre, imprimé jadis à Lausanne et renfermant le *Voyage autour de ma chambre* et le *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Accroupi au pied du grand mât ou balancé dans son hamac, il le lisait, le relisait, l'apprenait par cœur, et ses souffrances s'envolaient et l'espérance revenait chanter dans son pauvre cœur!

Mais des livres pareils sont bien rares, si rares même qu'on en est presque effrayé. On en fait tant, hélas! et tant d'abominables!

Notre belle littérature française, la plus riche et la plus populaire du monde, est un océan presque sans rivages qui roule dans ses flots dix fois séculaires, parmi des fanges et des écumes, quelques rares pépites d'or.

Beaucoup vont y puiser à pleines mains et sans discernement des ouvrages malsains, des productions nauséabondes qui dépravent le cœur et l'esprit. Paris, la grand'ville, le foyer toujours incandescent, d'où jaillissent chaque jour des torrents de lumière et des crimes sans nom, où tous les misérables de l'univers se donnent rendez-vous, et où quarante mille écrivains, artistes, inventeurs à l'affût de la fortune et de la gloire, le plus souvent meurent de faim en rêvant des révolutions. Paris, le grand Paris, l'étoile de l'Occident, depuis bien des années déjà et surtout dans ces derniers temps répand sur le monde civilisé, dans ses romans, dans son théâtre, dans ses publications périodiques, bien plus souvent la peinture du vice que l'idéal de la vertu.

Quand on est vieux, quand le sang s'est refroidi, quand l'imagination s'est calmée, on peut tout lire impunément; les peintures les plus immondes vous soulèvent le cœur ou glissent sur votre âme comme une surface polie.

Mais les jeunes, les innocents, les ignorants, et c'est le plus grand nombre, se laissent prendre à ces plats trop épicés; ils s'empoisonnent peu à peu dans cette littérature dé-

vergondée qui ne se repait que de crimes et de vices, qui va fouillant les prisons et les bouges pour en extraire les poisons les plus subtils et les plus enivrants. C'est ainsi que la phthisie et l'anémie morales se répandent de plus en plus dans le monde moderne en fauchant par le pied les jeunes générations.

Les œuvres d'imagination, les romans surtout, sont de plus en plus à la mode et de jour en jour plus dangereux. Ils se fauillent dans les journaux, remplissent les cabinets de lecture, les gares et les kiosques; et bons ou mauvais, bien ou mal digérés et pensés, ils deviennent de plus en plus pour les masses et même pour beaucoup de lettrés, un second pain quotidien.

Romans historiques, romans de cap et d'épée, romans d'aventures, romans sentimentaux, romans de mœurs, romans scientifiques, romans comiques, c'est une inondation qui fait le tour des villes et des villages et avec laquelle il faut compter.

J'entends parfois et trop souvent des jobards littéraires, des conférenciers larmoyants, se lamenter en se frappant la poitrine de ce que notre Suisse romande, inondée de ces produits exotiques, ne peut lutter avec Paris pour la grâce et le goût littéraires, que tout ce que produit notre brave Helvétie paraît plat, sans saveur à côté des élucubrations parisiennes.

Ils oublient, ces braves gens, ou plutôt feignent d'oublier que la Régina Vittoria, la plus belle des fleurs, dont une seule feuille couvrirait un canot paré et qui ne fleurit qu'une fois tous les dix ans, ne s'épanouit que sur les eaux nauséabondes et pleines de gymnotes, de caïmans et de serpents de la Guyane et du Brésil; que les dattes les plus sucrées nous viennent du Sahara désolé, que Java, la perle de la Sonde, enroule des serpents énormes autour de ses magnolias en fleurs, que le lacryma Christi, cette fine et divine goutte, croît sur les laves du Vésuve, et que si l'on veut cueillir de belles jacinthes, il faut les planter dans du sang.

N'envions donc pas trop, tout en les admirant s'ils le méritent, les chefs-d'œuvre de l'étranger, ne désirons pas trop que notre petit pays, si heureux, si sage, si bon, puisse entrer en lice un beau jour avec le grand Paris aux cent théâtres et aux cent bras, et songeons à ce que contient, en définitive, ces belles pages faisandées, de quel humus sortent ces fleurs!

Sachons respecter et aimer sagement nos modestes et honnêtes écrivains nationaux, qui sont sortis de notre sang et qui ont peint notre simple vie, le brave Urbain, souvent bien long, le bon et spirituel Favrat, Scioberet de Fribourg, Favre de Neuchâtel, Jérémias Gothelf, le vrai miroir des paysans, et surtout Tœpfer de Genève, les petites fleurs de chez nous.

Mangeons avec appétit notre pain littéraire, pain de bon seigle ou de pur froment; buvons notre petit vin dans nos grands verres et n'admettons dans nos familles, dans notre intimité, de l'étranger que ce que nous jugeons excellent, honnête et grand, soit pour la forme, soit pour le fond. Pour cela il faut bien choisir.

(A suivre).

C. VULLIÉMOZ.

On déserteu.

Lâi a on part dè dzo, tot ètâi ein tiu-pesse pè lo Tsalè à Gobet, Molhie Saudzon et autrès principautâ dè la capitâla. On ne vayâi què pétâiru decé, pétâiru delé, dâi dzeins armâ et prêts à fèrè fû. Ètâi - te onna revoluchon, âo bin lo landstourme avâi-te ètâ met su pi? Po su y'avâi dâo grabudzo. Volguemoute avâi-te onco fé lo fou et no z'avâi-te met ein bizebille avoué Gueyaumo; âo bin lè z'anarchistes menaçivont-te dè fèrè châtôtâ noutron Grand Conset?

Eh bin, na! L'anarchiste ètâi on tsancro dè caïon que n'ètâi pas decidâ à bailli sè boués po fèrè dâi bocliès dè sâocece et que s'ètâi met ein teta d'allâ reimpliâci Dâobre dein lè bou.

On brâvo pâysan fasâi boutséri, et coumeint volliâvè sagni dou caïons, l'on après l'autro, ye doutè la porta dè l'éboiton, soo ion dâi z'anglais et remet la porta ein long, perque bas, ein travail, po gravâ à l'autro dè decampâ.

L'est bon. On met lo premi su lo trabeset et quand l'a botsi dè couilà, on lo met dein lo teno à buia iô lâi a dè l'édhie tsauda et dè la pédze; et tandi que godzè que dedein po qu'on lâi pouéssè trairè lè siès, on va po preindrè l'autro.

Mâ lo gaillâ sè démaufiè d'oquiè; ye vâi que cein ne cheint rein tant bon por li, et sè peinsè ein li mémo: « Vo crâidè! Eh bin, vo ne mè teni pas onco. » Adon quand lo tia-caïon a cambâ la porta po l'impougni, l'anglais sè recoulè tant qu'âo fond jè l'éboiton, et à l'avi qu'on lâi vâo einvortolhi lo mor avoué la cordetta, mon gaillâ s'eimbriyè, châtôtè la porta à pi djeints, l'âo fâ: « A la revoyance! » pè 'na bouna remâofâie, tracé contrè lo bou et s'einfatè dedein.

On a bin coudi lâi corrè après, mâ diabe lo pas qu'on a pu lo raccrotsi, kâ on iadzo fourrà dein lo bourin, permi lè bossons, et dézo lè sapallès, l'arâi failu lo tsertsi onna balla vouarba.

Adon po ne pas paidrè l'âo teimps, sont z'u mettre l'autro ein sâocece; mâ lo leindéman l'ont de: « N'ia pas! lo no faut, moo âo vi! » et sè sont armâ tota 'na beinda po alla fèrè onna battiâ et po lo fuselhi se volliavè crenenâ. L'est po cein que seimbiâvè qu'on avâi met lo landstourme su pi. L'ont prâi on petit tsin po lè guidâ, et l'ont bintout z'u trovâ lo dzito; et dévant dè fèrè fû, l'ont essiyè dè l'accrotsi. Mâ n'ètâi pas tant èsi, kâ l'est à quatre que faillâi allâ per dézo lè brantsès que trainâvont perque bas. On iadzo qu'on lâi a z'u tegnu onna piauta, lâi a pas z'u dè nâni; l'a bio z'u remâofâ et dzevatâ, sont z'u âo sécco dè cé que tegnâi lo pioton, et l'a failu bas! l'ont sagni su piace et l'ont portâ à l'oto iô l'est z'u redjoindrè son camerâdo à la tsemenâ.

Mâ l'ein a oïu dâi rudo bets tandi

qu'on lo rapportavè dâo bou, et l'arâi faillu oûrè lè recaffâiès dè cliâo que lo portâvont.

L'ein rizont adé.

Lettre d'une abonnée.

....., 11 février 1894.

Monsieur le rédacteur,

J'approuve entièrement la réponse de M^{me} Desbois, au sujet du sommeil de la femme. Un sommeil ne peut être réparateur s'il est contraint; et pour dormir d'un œil il faudrait être un Argus.

Quoi de plus délicieux que de se *re-coquiller* dans son lit en forme d'escar-got, lorsque vous éprouvez une sensation de froid et que vous avez les pieds glacés.

Où, on tourne le dos, en apparence, aux vicissitudes de la vie, et parfois l'on est aussi bien aise de le tourner à un mauvais coucheur.

Je lisais l'autre jour dans un journal allemand ces singuliers conseils: « Les dames soucieuses de conserver leur beauté, d'éloigner les rides et les horribles pattes d'oie, ne doivent ni pleurer ni rire, ni se fâcher, et ne point toucher leur visage avec de l'eau froide et du savon. »

Pour ce qui me concerne, le conseil de ne jamais pleurer me conviendrait parfaitement; mais quant à me priver de rire, j'aime bien trop faire de ces bonnes *pouffées*, qui rappellent l'ancien temps où l'on se poussait du coude en s'appuyant sur les bancs de l'école.

Ne jamais se fâcher!... Je suis trop peu Allemande pour ne pas être soupe au lait! Cependant, chères compatriotes, je puis vous donner ici un bon conseil, et facile à suivre. Hélas! c'est le seul héritage que m'ait laissé ma grand'mère, héritage qui aurait certes pu me rapporter gros si j'avais eu l'esprit d'un Victor Vaissier, lequel nous accable de ses réclames et poésies à la *rose du Congo*. Mais que voulez-vous, je ne suis qu'une Vaudoise, — une Vaudoise pur sang, par exemple, et fière de mon pays.

Mais revenons à nos moutons.

Mesdames, votre peau est-elle sèche, rugueuse? Après vous être lavées, frottez-la légèrement avec de la pommade de concombre (le soir, bien entendu); et le matin, lavez-vous comme à l'ordinaire.

Votre peau est-elle, au contraire, grasse, sujette à la transpiration, évitez toute pommade et mélangez à votre eau quelques gouttes de benjoin et d'eau de Cologne ou de roses.

Ayez toujours soin de ne servir que des serviettes souples et de ne pas aller à l'air immédiatement après vous être lavées.

Évitez un froid âpre et la bise. Si vous ne pouvez faire autrement, garantes-vous par une gracieuse voilette.

Ne craignez pas les bains fréquents, ni le lavage à froid, été comme hiver, du dos et de la poitrine, en employant pour cela des serviettes très rêches, cette fois, et frottez vigoureusement, sans craindre de rougir la peau.

Une fidèle abonnée du « Conteur ».

La reine des reines.

Chacun sait qu'à la Mi-Carême, les blanchisseuses des différents lavoirs de Paris célèbrent leur fête traditionnelle et élisent leur reine, c'est-à-dire la plus belle entre toutes, celle qui occupera la place d'honneur dans le cortège.

Voici comment on procède à ce choix.

Chaque lavoir choisit provisoirement sa reine, qui est déléguée auprès du comité d'organisation. Et ce sont ces déléguées, ou candidates, qui nomment, au scrutin secret, la *reine des reines*.

Cette année, 37 candidates se sont présentées. Au fur et à mesure de leur arrivée, il fut procédé à leur inscription. Placées ensuite sur deux rangs, en vis-à-vis, elles furent successivement appelées par leur nom, et chacune fit un petit tour de promenade d'un bout de la salle à l'autre devant la commission, saluant timidement, gauchement, ou cavalièrement, suivant sa nature; puis retournait à sa place. Cela pour leur permettre de se reconnaître, de s'apprécier et de voter en connaissance de cause.

Elles procédèrent ensuite à l'élection de la plus belle. Chose curieuse, mais bien naturelle après tout, un très grand nombre inscrivirent leur propre nom sur leur bulletin. De sorte que chacune de celles-ci était sûre de recueillir au moins un suffrage. De ce fait, les reines les plus jolies n'obtinrent qu'un très petit nombre de voix.

Au troisième tour de scrutin, M^{lle} Marie Bonhomme a été élue par 12 suffrages. Rougissante de plaisir, elle a reçu un baiser du président du comité de la réunion; puis le président du comité de la cavalcade des étudiants, M. Emile Merwart, s'est aussitôt levé et, le bérêt sur l'oreille, a fort galamment salué au nom de ses camarades M^{lle} Bonhomme du titre de « Majesté »; en même temps, il lui mettait au doigt une bague ornée de perles fines; il a ensuite embrassé Sa Majesté sur les deux joues. Ça a été comme un signal; tous les représentants du sexe laid, pendant qu'on criait: « Vive la Reine! vivent les étudiants! », ont à leur tour présenté leur hommage.

M^{lle} Marie Bonhomme est âgée de dix-neuf ans. Fille du propriétaire du lavoir Jouye-Rouve, situé au n° 15 de la rue du même nom.

En plus d'une belle toilette blanche

pour le jour de la fête et de la toilette de ville pour le lendemain, la reine reçoit ordinairement des cadeaux. Il y a deux ans, M^{me} Carnot lui avait envoyé un fort beau collier de perles.

Réponse à notre dernier problème : Il y a vait 3 personnes au départ. — Nous regrettons, vu le manque de place, de ne pouvoir publier les noms des 65 abonnés qui ont répondu juste. — La prime est échue à M. C. Sandoz, à St-Imier.

Charade.

L'un frappe, plaît, séduit par son éclat trom-
[peur];
L'autre offre de nos jours la passagère image.
Joueurs infortunés, un seul coup du *premier* —
Vous ôte du *second* les riantes images;
Et bientôt le destin qui se plaît aux ravages,
Contre vous acharné, vous jette dans l'*entier*.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est ce soir, à 8 heures, que le **Corps de musique d'harmonie** donne son grand concert, sous la direction de M. B. van PERCK, professeur à l'*Harmonie nautique*, de Genève. Cette société, dont chacun a pu constater les remarquables progrès, a eu la bonne fortune d'obtenir, pour ce concert, dont le programme est des mieux compris, les gracieux concours de M^{me} BONADE, professeur de chant à Genève; de M^{lle} M. DELISLE, professeur de piano à Genève; de M. le professeur REHBERG et de M. Alfred POCHON, violoniste de Genève. Nous ne saurions trop recommander ce concert dont le succès sera un nouvel encouragement pour nos vaillants amateurs.

THÉÂTRE. — Dimanche, 18 février 1894, le grand succès populaire:

LE BOSSU

drame en 5 actes et 10 tableaux.

Jeudi, 22 février, au bénéfice de M^{me} Nantier, grand premier rôle: *Le Passant. L'Abbé Constantin*.

La *Société de l'Orchestre* donnera vendredi, 23 février, son cinquième concert d'abonnement, avec le concours de M. *Joh. Messchaert*, baryton.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,25. — Canton de Genève 3 % à fr. 109,52. De Serbie 3 % à fr. 78, —. — Bari, à fr. 55,75. — Barletta, à fr. 44,40. — Milan 1861, à fr. 35,40. — Milan 1866, à fr. 10,50. — Venise, à fr. 24, —. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 107,81. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,40. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14, —. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.